

Le Congrès international des prostituées

In: Les Cahiers du GRIF, N. 34, 1986. les jeunes la transmission. pp. 141-145.

Citer ce document / Cite this document :

Degraef Véronique, Meerstx Joëlle. Le Congrès international des prostituées . In: Les Cahiers du GRIF, N. 34, 1986. les jeunes la transmission. pp. 141-145.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif_0770-6081_1986_num_34_1_2195

Le Congrès international des prostituées

Des putains aux féministes : votre vieille morale fatiguée...

« Les filles sages vont au ciel, les mauvaises filles vont partout. » Au Parlement européen, par exemple, où du 1^{er} au 4 octobre, 150 prostituées ont tenu leur deuxième congrès international. Une rencontre singulière qui permet de découvrir des personnalités (d)étonnantes, une organisation musclée et un vedettariat bien assumé par quelques privilégiées non masquées. Bref, un joli coup médiatique, un pied de nez un peu salace à l'establishment européen, une foule d'interrogations pour les femmes et aussi, en passant, quelques crocs-en-jambe pour les féministes.

Au-delà de ses apparences un peu racolleuses – exhibitionnisme et voyeurisme assurés mais encore une fois qui provoque qui ? –, le congrès des putains fait figure d'événement historique. Coincées entre l'autoroute de la réprobation morale et celle de la tolérance obligée, des prostituées de plus en plus organisées, manifestent et revendiquent la nécessité d'une clarification de leurs droits et de leur statut. En prenant la parole, et en exigeant qu'on les écoute, elles se dotent – enfin – d'une identité individuelle et collective et contribuent à dévoiler le fonctionnement des rapports hommes/femmes en témoignant de l'articulation complexe de l'argent et du sexe, du corps et du travail.

Un corps de travail

En 1975, les prostituées françaises faisaient la grève et profanaient les églises, se souvient avec délices Grisélidis, courtisane très militante et écrivain, venue de Suisse ¹. Aujourd'hui, les putains discutent au Parlement, a ajouté « B. », ex-prostituée de Berlin. « Nous sommes sur les lieux de travail des hommes qui viennent nous voir le soir ». Certains « honorables parlementaires » s'en sont d'ailleurs offusqués et ont vigoureusement protesté. Pourtant, le Parlement européen a voté en juin, à la majorité des 2/3, une résolution ² qui « compte tenu de l'existence de la prostitution, invite les États membres à prendre les mesures juridiques requises pour dépénaliser

l'exercice de cette *profession* et garantir aux prostituées les droits dont jouissent les autres citoyens ».

Fortes de cette reconnaissance officielle et avec le soutien politique de l'Alliance Verte Alternative (GRAEL) – en particulier son très efficace bureau des femmes –, le Comité International pour les Droits des Prostituées, présidé par Margo St-James, veut faire du « plus vieux métier du monde » une profession légitime. « Les lois, le droit sont faits pour régler la vie des “femmes honnêtes”. Mais dans un monde d'hommes, les femmes ne sont jamais assez honnêtes. Nous voulons que les “femmes honnêtes” et celles qui le sont un peu moins, luttent ensemble pour le respect de leurs droits. Nous attendons des hommes qui siègent au Parlement européen qu'ils aient le courage de nous soutenir publiquement ».

Le travail du corps

« Combien y a-t-il de prostituées dans le monde ? », demande sans rire un journaliste très convenable à Margo St-James. Elle lui répond très à l'aise sous les flashes : « combien y a-t-il de clients dans le monde ? » Margo en a vu d'autres et sait de quoi elle parle : ex-prostituée de San Francisco, elle a fondé en 1973, Coyote-Call Off Your Old Tired Ethics – Oubliez votre vieille morale fatiguée. Avec son look de femme d'affaires, elle dirigeait de main de maître le déroulement des travaux du congrès, centrés autour de trois thèmes : prostitution et droits de l'homme (sic), prostitution et santé, prostitution et féminisme.

« Nous entendons par prostituée toute femme qui a travaillé ou qui travaille dans l'industrie du sexe. Le terme de putain est utilisé avec mépris pour condamner une telle femme, celui de prostituée en fait une délinquante. Nous nous identifions aux deux et nous revendiquons nos droits en tant que putains, prostituées et femmes exerçant une profession ».

La prostitution est-elle un métier ? Oui, répondent-elles. Nous sommes des travailleuses de l'industrie multimilliardaire du sexe. Et leur charte de revendications élaborée lors du premier congrès d'Amsterdam en 1985 exige « la décriminalisation de la prostitution adulte résultant d'une décision individuelle et l'abolition de toutes les lois qui peuvent être utilisées et interprétées contre les prostituées pour empêcher leur liberté d'association et de mouvement et restreindre leur droit à une vie privée ».

Elles veulent aussi que les prostituées paient des impôts réguliers sur les mêmes bases que tous les travailleurs indépendants et bénéficient des mêmes avantages sociaux en matière de chômage, de santé et de logement.

Le sexe de l'argent. L'argent du sexe

« Toutes les femmes sont des putains et vendent d'une manière ou d'une autre la totalité ou une partie d'elles-mêmes », ont dit à plusieurs reprises les participantes lors des débats sur la prostitution et le féminisme. « Le problème, dans une société capitaliste et patriarcale », ajoutait Pia, une prostituée italienne, « c'est l'exploitation. En étant prostituée, je fixe mon prix et je veux qu'il soit le plus haut possible ». Les prostituées présentes (dont un bon nombre se disaient féministes) reprochent aux féministes de « faire le jeu des hommes » en acceptant la division qu'ils opèrent entre putains et non putains et en restant empêtrées dans une représentation idéalisante du sexe. « Celles qui ont choisi de se prostituer sont les femmes les plus libérées parce qu'elles dissocient complètement le sexe et l'amour. Pourquoi donner aux hommes ce qu'ils sont prêts à payer et même très cher ? » Le but, disait une américaine fort applaudie, « est d'acquérir l'indépendance économique. Les hommes monopolisent l'argent et ils nous harcèlent pour le sexe. Prenons l'argent là où il se trouve et faisons ce que nous en voulons ». « L'industrie du sexe brasse des milliards », écrit V. Vera, écrivain porno à New York. « Je dis que ces milliards peuvent financer une créativité artistique inimaginable et en particulier celle des femmes ».

« Nous avons besoin des femmes et particulièrement des féministes pour soutenir nos revendications économiques et sociales. Mais il s'agit pour elles de dépasser leurs préjugés sur la prostitution et de considérer nos opinions, notre savoir, notre culture. Les féministes s'arrogent l'exclusivité du féminisme ».

« Les féministes n'acceptent pas que les putains s'affirment », a déclaré B., allemande de Berlin. « Après avoir écrit un livre avec d'autres prostituées, je suis allée à plusieurs reprises le présenter dans les milieux féministes et j'étais abasourdie par la violence psychique et politique de ces femmes. La violence de leurs clichés, de leurs préjugés sur notre condition : elles réduisent notre vie sociale et affective aux rapports avec les clients et font du proxénète une figure obligatoire. Le journal féministe Emma a dit de notre livre qu'il n'était pas l'émancipation de la prostitution mais la prostitution de l'émancipation. Les féministes ne sont pas prêtes à nous entendre et à nous respecter pourtant nous savons à quel point nous trouvons les hommes ridicules et impuissants et comme nous sommes certaines d'occuper la position dominante. Aussi longtemps que les féministes resteront enfermées dans leur vision simpliste et misérabiliste de la prostitution,

empêchant leur mouvement de lutter pour les prostituées de façon explicite et publique, elles feront partie du lot des proxénètes qui nous empêchent de vivre comme nous voulons, de lutter et nous exprimer comme nous l'entendons ».

Oui mais...

Les féministes avaient déjà constaté que la distinction putains/non putains relevait d'une représentation patriarcale de la société et qu'en fait, toute femme soumise peu ou prou à l'ordre hétérosexuel était une putain ; « la prostitution adopte sans doute aujourd'hui des aspects subtils, élégants ou artistes, mais elle demeure une constante de notre société »³. Elles ont aussi dénoncé la prostitution comme pratique de reproduction du patriarcat et fait remarquer que la liberté de commerce des putains ne fait pas avancer le processus de libération. En prétendant manipuler les hommes et leur soutirer leur pouvoir économique (l'argent), les prostituées tiennent un discours fort semblable à celui développé par les femmes au foyer : « nous nous accommodons d'une situation que nous affirmons dominer ». Comme il fut constaté en 1975 au sujet du Tribunal sur les violences contre les femmes, « l'indignation qu'elles voulaient nous faire partager concernait le percepteur d'impôts. Plus tard elles ont dénoncé certains souteneurs tortionnaires mais pas leur métier comme tel. Soit que l'importance de leurs gains leur donne le sentiment d'un pouvoir réel, soit que la misère morale du client développe en elles une vocation de bonne sœur »⁴.

Cependant..

Quoi qu'il en soit, ce congrès a eu le mérite d'interpeller le mouvement des femmes sur certaines de ses questions brûlantes qu'il ne peut prétendre avoir réglées : la solidarité entre les femmes, réclamée avec insistance par les prostituées, réactive le débat sur la sororité qui fut peut être un peu rapidement évacué ces dernières années.

« A une lecture de la prostitution comme phénomène global, unique, il faudrait donc substituer l'analyse plus fine *des* prostitutions qui se situe aux confins de deux grandes problématiques concernant les rapports hommes/femmes : celle du travail et celle du corps qui ici se conjoignent⁵ ».

Les prostituées présentes sous-estimaient dans leur propos l'importance très réelle des souteneurs qui fragilise leur argumentation du pouvoir par

l'argent quand il s'agit d'un « salaire » et de conditions de travail dépendant du bon vouloir d'un patron-proprétaire.

Enfin, en revendiquant un « savoir » sur le corps et l'amour, en manifestant par leurs attitudes et leurs propos une décrispation, une audace certaines à l'égard du sexe et de sa commercialisation, en proposant d'investir les lieux de la pornographie et d'y développer l'inventivité des femmes en matière de fantasmagie sexuelle (qu'on ne peut ramener au seul contexte hétéropatriarcal), elles relancent pratiquement un débat qui, au sein du mouvement des femmes, est encore trop souvent englué de malaises et occulté.

« Le plaisir de vivre et de travailler » affiché par ces femmes ne doit pas nous faire oublier qu'elles représentent une « minorité privilégiée » et que beaucoup d'autres prostituées vivent quotidiennement dans la misère, la peur et l'esclavage.

Cette remarque n'invalide en rien les témoignages recueillis à Bruxelles.

**Véronique Degraef
Joëlle Meerstx**

1. *Grisélidis, courtisane*.

2. *Résolution sur la violence contre les femmes*, Parlement européen, doc. A2-44/86.

3. Françoise Collin, in *Le féminisme pour quoi faire ?*, Cahier du Grif, n° 1, 1973.

4. Marie Denis, in *Jouir*, Cahier du Grif, n° 26, 1983.

5. Françoise Collin, Intervention orale.